

ques, tout cela d'une conservation et d'un brillant parfaits.

Bayazid possède encore un ancien *château*, forteresse appuyée à une crête de rochers presque perpendiculaire, qui pouvait servir de défense dans le temps où l'on ne possédait pas d'artillerie, mais qui de nos jours rend la place facile à réduire, comme les Russes l'ont prouvé en 1828. La construction paraît remonter au *xii^e* ou au *xiii^e* siècle; mais elle a été renforcée postérieurement par des ouvrages qui semblent plutôt dirigés contre la ville que contre les ennemis du dehors. Cette forteresse offre un aspect des plus pittoresques; les murailles suivent les caprices de la montagne et vont, en serpentant, se rattacher à de petits forts situés sur le sommet. C'est dans ce château que M. Amédée Jaubert, savant orientaliste, chargé par Napoléon d'une mission en Perse, fut arrêté et détenu plusieurs mois au fond d'une citerne éclairée seulement par la partie supérieure. En sortant de cette prison, dans un couloir étroit formé par la muraille et le flanc de la montagne, on remarque deux figures sculptées dans le roc, qui paraissent remonter à une très-haute antiquité. Elles sont d'un dessin lourd et incorrect, dit M. Texier, mais on retrouve dans leur ensemble les rudiments de cette sculpture asiatique, dont il reste des types dans certains rochers de la Médie et de l'Assyrie. L'une de ces figures est coiffée d'une espèce de casque, qui n'est pas sans analogie avec la coiffure phrygienne; elle est imberbe, vêtue d'une ample robe, et tient à la main gauche un bâton noueux. Le personnage qui vient derrière le précédent est un vieillard, coiffé d'un casque à peu près semblable, et relevant sur son bras un pan de son manteau.

BAYDAR s. m. (bè-dar). Navig. Barque en usage en Sibérie. On dit aussi **BAYDARGUE** s. f.

BAYE s. f. (ba-ie). Autre sorte de coutures de guerre.

BAYEMON. Démon. Diable que l'on considérait comme roi de l'Occident infernal. Le grimoire du pape Honorius l'invoque en ces termes : O roi Bayemon très-fort, qui règnes aux parties occidentales, je t'appelle et invoque au nom de la divinité; je te commande, en vertu du Très-Haut, de m'envoyer présentement devant ce cercle N...; si tu ne le fais, je te tourmenterai du glaive du feu divin, j'augmenterai tes peines et te brûlerai. Obéis, roi Bayemon!

BAYEN (Pierre), pharmacien chimiste, né à Châlons-sur-Marne en 1725, mort en 1798. Il vint à Paris en 1749, et fut l'élève de Rouelle. Il travailla quelque temps dans le laboratoire de Chamoussat, où il montra une si remarquable aptitude pour la chimie, que le gouvernement le chargea d'analyser toutes les eaux minérales de la France. Ce travail important fut interrompu par l'ordre qu'il reçut, en 1756, de suivre, comme pharmacien en chef, l'expédition de Minorque. Il passa, au même titre, à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de Sept ans, et y rendit les plus grands services. A la paix, il reprit son travail sur les eaux minérales, et publia, en 1765, *L'Analyse des eaux de Bagnères-de-Luchon*. Il s'occupa ensuite, pendant plus de douze ans, de l'analyse des minéraux, et fit de nombreux mémoires sur les marbres, serpentes, porphyres, jaspe, granits, schistes argileux, etc., mémoires qui furent insérés dans le *Recueil des savants étrangers*. Ces recherches firent connaître la présence de la magnésie dans les schistes, et la possibilité de la faire servir en France à des fabriques de sel d'Epsom ou de Sedlitz. En 1781, il publia, en commun avec Charlard, un grand travail sur l'étain, où il montra que la petite quantité d'arsenic que l'on trouve unie à ce métal ne peut être nuisible dans les usages domestiques, comme l'avaient cru Margraff et Henkel.

Mais le principal titre de Bayen dans les sciences chimiques est d'avoir, par des expériences qui précéderent celles de Lavoisier, ruiné de fond en comble la théorie du phlogistique. On sait que, d'après cette théorie célèbre, tous les corps combustibles étaient formés de la combinaison d'un radical incombustible avec un principe inflammable; que ce principe nommé *phlogistique* était la matière même du feu et produisait la chaleur et la lumière, en se dégageant des corps combustibles dans le phénomène de combustion. En un mot, ce phénomène de la combustion, où la chimie moderne voit une *combinaison*, une *synthèse*, l'absorption d'un principe pondérable et matériel, la théorie de Stahl y voyait une *réduction*, une *analyse*, le *dégagement* d'un principe subtil et insaisissable. On comprend que la théorie du phlogistique était menacée et par le développement de la chimie pneumatique, qui ne pouvait manquer de substituer bientôt la réalité à la fiction, et par l'introduction dans les analyses des pesées comparatives. Déjà en 1630, Jean Rey avait trouvé que l'étain augmentait de poids par sa transformation en chaux (oxyde); Bayen vérifia ce fait, le tira de l'oubli où il était resté enseveli, et montra par des expériences décisives que tous les corps désignés sous le nom de *chaux métalliques* doivent leur excès de poids, et tous les caractères qui les distinguent des métaux qu'ils contiennent, à l'absorption d'un des éléments de l'air atmosphérique. Lavoisier venait de reconnaître qu'en réduisant la chaux de plomb en vase clos, au contact du charbon, il se dégageait une substance gazeuse, semblable à celle que les pierres calcaires laissent dégager par la calcination. Bayen eut l'heureuse idée de répéter cette expérience sur la chaux de mercure, et parvint à la réduire en mercure liquide, en la chauffant en vase clos sans le contact du charbon. Il prouva que, dans cette opération, il se dégageait une matière gazeuse dont le poids était exactement en rapport avec celui du métal revivifié. Il en tira la double conclusion que les métaux pouvaient se régénérer sans le contact d'un corps combustible qui put leur fournir du phlogistique, et que la combustion des métaux n'était autre chose que le résultat de la combinaison de ceux-ci avec le principe gazeux qui se dégageait dans la réduction du mercure. Bayen publia ces découvertes en 1774, dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier, sous ce titre : *Essais chimiques ou Expériences faites sur quelques précipités de mercure, dans la vue d'en découvrir la vraie nature*. On voit qu'il peut revendiquer une part sérieuse dans la gloire de la révolution chimique à laquelle Lavoisier a attaché son nom.

BAYER v. n. ou intr. (bè-ïé — du v. fr. *bêr*, être ouvert. — *Je baye, tu bayes, il baye ou il baie, nous bayons, vous bayez, ils bayent ou ils baient; je bayais, nous bayions, vous bayiez, ils bayaient; je bayai, nous bayâmes; je bayerai ou je baierai ou je baierai; je bayerais, je baierais ou je baierais; baye, bayons, bayez; que je baye, que nous bayions, que vous bayiez, qu'ils bayent; que je bayasse, que nous bayassions; bayer, bayant, bayé*). Ouvrir la bouche en regardant : *Il trouva sous sa main le comte de La Tour, parmi une foule d'officiers qui étaient venus bayer là*. (St-Sim.) *Il y a autre chose à faire que de poétiser et bayer à la grisette*. (Proudh.)

N'est sens ne courtoisie
De bayer en autrui maison.

xiii^e siècle.

— Loc. fam. *Bayer aux cornilles*. Regarder oiseusement, niaisement : *Les nombreux domestiques, hommes et femmes, du palais Tortonin semblaient passer leur temps à bayer aux cornilles*. (M^{me} L. Colet.)

Je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée, à bayer aux cornilles.

PROVER.

Allons donc, vous rêvez et bayez aux cornilles;
Jour de Dieu! je saurai vous froter les oreilles.

MOLIERE.

Bayer aux chimères. Rêver à des chimères :

Que de gens bayent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soient pour leurs affaires!

LA FONTAINE.

Bayer après, Soupirer après, désirer ardemment :

Il baye après un bien qui sottement lui plaît.

RÉGNIER.

Le nouveau roi baye après la finance.

LA FONTAINE.

— Rem. D'excellents écrivains ont confondu *bayer* et *bailler*; mais la distinction est préférable, bien que ces deux mots aient une racine commune. Quelques autres ont conservé ou tenté de rajouter l'ancienne orthographe *bêr* : *Je voulais aller dans la cour pour bêr comme les autres*. (M^{me} de Sév.) *Je n'étais pas seul à bêr; les femmes en faisaient autant, à toutes les fenêtres de leurs maisons*. (Chateaub.)

BAYER (Jean), astronome allemand, né à Augsbourg, mort en 1660. Il se consacra d'abord au ministère évangélique, dans lequel il se signala par son zèle et surtout par son éloquence, qui lui fit donner le surnom d'*Os protestantium*, puis il employa la plus grande partie de son temps à l'étude de l'astronomie. Ses travaux sur cette science lui valurent d'être anobli par l'empereur Léopold, en 1669. Son ouvrage le plus important, intitulé *Uranometria* (Augsbourg, 1603, in-fol.), renferme les premières cartes célestes complètes, du moins pour le temps, qui aient été publiées. Dans sa description des constellations, au lieu de donner à chaque étoile un nom différent, il eut l'idée, adoptée depuis lors, de désigner les étoiles de chaque constellation par des lettres de l'alphabet grec, en les appelant α , β , γ , δ , etc., d'après l'ordre de leur grandeur.

BAYER (Théophile-Sigefroi), petit-fils du précédent, orientaliste, né à Königsberg en 1694, mort à Saint-Petersbourg en 1738. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude des langues orientales, que sa santé en fut altérée, et qu'il fut obligé de voyager pour la rétablir. Il revint à Königsberg en 1717, et fut nommé bibliothécaire. Puis il alla à Saint-Petersbourg, où il occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines. Ses principaux ouvrages sont *Musæum sinicum* (2 vol. in-8°); *Historia Osrhoena et Edessena nummis illustrata* (in-4°); une traduction du livre de Tchoum-tseou, ou *Chronique du royaume de Lu*, par Confucius, etc.

BAYER (François-Pérez), antiquaire espagnol, né en 1711 à Valence, mort en 1794. Il fut professeur d'hébreu à Salamanque, chanoine de la cathédrale de Tolède, nommé par Charles III percepteur des infants, enfin, appelé au poste de conservateur de la bibliothèque de Madrid et à celui de conseiller de la chambre du roi.

Très-versé dans la connaissance des langues et des antiquités orientales, il ne cessa de chercher des manuscrits, tant dans les principales villes d'Espagne, qu'en Portugal et en Italie, où il se lia avec les hommes les plus savants de l'époque. On a de ce savant des ouvrages imprimés et manuscrits. Parmi les premiers, nous citerons : sa dissertation *Sur les rois de l'île de Tarse* (Barcelone, 1753, in-fol.); les *Catalogues des bibliothèques de l'Escurial et de Tolède* (1760-1763, 4 vol. in-fol.); *Damasus et Laurentius Hispanis adserti*, etc., Rome, 1756; *Del alfabeto y lingua de los Fenices y de sus colonias* (Madrid, 1772, in-fol.); *De Nummis hebreo-samaritanis* (Valence, 1780, petit in-fol. avec figures), œuvre d'un profond érudit, qu'il défendit contre quelques attaques dans *Nummorum hebreo-samaritanorum vindicia* (1790). Il eut une grande part à la traduction de Salluste en espagnol par son élève, l'infant don Gabriel (1772, in-fol.), traduction excellente, qui est à la fois un chef-d'œuvre typographique espagnol.

BAYER (Jérôme-Jean-Paul), juriconsulte allemand, né en 1792 à Salzbourg (Autriche). Reçu docteur en droit en 1805, à la faculté de Landshut, il fut agrégé en 1808, et nommé professeur ordinaire en 1822, à la même faculté. Depuis 1826, il est attaché à la faculté de Munich. Il a publié sur les principes et les règles de la procédure plusieurs traités estimés, parmi lesquels nous citerons : *Leçons de procédure civile ordinaire d'après le manuel de Martin*, etc.; *Théorie de la procédure sommaire*; *Théorie de la procédure de concours*, etc. Ces ouvrages, écrits en allemand, ont eu de nombreuses éditions.

BAYER DE BOPPART (Thierry) évêque de Metz, mort en 1384. Il laissa, en 1365, le siège épiscopal de Worms pour prendre celui de Metz, s'efforça, dès son arrivée, de faire disparaître toutes causes de trouble dans son diocèse, mit fin à une querelle qui s'était élevée entre les bourgeois de Metz et son prédécesseur, fit alliance avec les ducs de Lorraine et de Bar, puis combattit avec Charles IV contre le duc de Milan. Son expérience des affaires, sa connaissance de plusieurs langues et ses qualités extérieures le firent choisir par le roi pour être son ambassadeur à Rome. De retour dans son évêché, Bayer entra, en 1373, en conflit avec la bourgeoisie de Metz, qu'il excommunia. Deux ans après, il consentit à lever l'interdit, moyennant une somme de 5,000 livres en or; puis, pressé par le besoin d'argent, il vendit à la ville son droit de battre monnaie, essaya de réformer les mœurs du clergé et ne réussit qu'à le soulever contre lui; enfin, il eut à soutenir une guerre ruineuse pour lui-même contre les ducs de Lorraine et de Bar, et mourut las d'une vie si pleine de troubles et d'agitations.

BAYER DE BOPPART (Conrad), évêque de Metz, mort en 1459, appartenait à la famille du précédent. Entré dans les ordres, et devenu primicier de la cathédrale de Metz, il attira, au concile de Constance, l'attention de Jean XXIII, qui lui donna le siège épiscopal de Metz en 1405. Il s'occupa d'abord de pacifier la province en exterminant les brigands qui la ravageaient, et en mettant fin à l'état d'hostilité des Messins et du duc de Lorraine, puis il se rendit à Rome, afin d'obtenir l'archevêché de Trèves pour son neveu Jacques de Sterck. A cette époque, René d'Anjou disputait à Antoine de Vaudemont le duché de Lorraine. Bayer ne se borna pas à se prononcer en faveur du premier; il lui amena des troupes, combattit à ses côtés à Bulgnéville, fut fait avec lui prisonnier, et dut payer, pour recouvrer sa liberté, une rançon de 10,000 livres. Lorsque René fut revenu dans ses Etats, il prit pour conseiller l'évêque de Metz, auquel il laissa l'administration de ses deux duchés, en partant pour l'Italie (1438). Pour repousser les incessantes incursions du comte de Vaudemont et des écorcheurs, Bayer se vit contraint de frapper d'impôts extraordinaires les Etats de René. Aussitôt le curé de Condé-sur-Moselle, nommé Vautrin Hazard, partit pour l'Italie, et fit à René un tel tableau de la situation, que celui-ci le chargea d'arrêter Bayer. L'évêque de Metz, saisi, battu de verges, conduit en chemise jusqu'à Condé-sur-Moselle, ne reconquit sa liberté qu'en passant par les plus dures conditions. Il regagna sa ville épiscopale, où il fut reçu en triomphe. Les habitants voulurent contribuer au paiement de ses dettes; mais il fut loin de trouver la même bienveillance dans son clergé, qu'il irrita profondément en voulant réformer ses mœurs, et qui refusa de lui donner le subsidie décrété par le concile de Bâle. Bayer, dont l'intelligence était peu commune, passa les dernières années de sa vie à protéger les arts, à embellir sa ville épiscopale et à administrer son diocèse, dont il avait trop négligé jusqu'alors les intérêts spirituels.

BAYETTE s. f. (ba-ïè-te — holland. *baey*, même sens). Comm. Sorte de lainage non croisé.

BAYEUR, **EUSE** s. (bè-ieur, euse — rad. *bayer*). Celui, celle qui regarde niaisement, bêtement; badaud : *La fête attirera beaucoup de bayeurs et de bayeuses*. (Acad.) *Les grands les plus proches du trône étaient pour les dames de la cour, les autres pour les hommes et pour les bayeuses*. (St-Sim.)

BAYEUSAIN, **AINE** adj. et s. (ba-leu-zain, è-ne — rad. *Bayeux*). Géogr. Habitant de Bayeux, qui appartient à Bayeux ou à ses habitants : *Les Bayeusains*. La population BAYEUSAINE.

BAYEUX, en lat. *Baiocassis*, ville de France (Calvados), ch.-l. d'arrond., à 28 kil. N.-O. de Caen et 251 kil. de Paris, sur l'Aure; pop. aggl. 8,501 hab. — pop. tot. 9,483 hab. L'arrond. a 6 cant., 137 comm. et 79,064 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, bibliothèque, collège, évêché suffragant de Rouen. Fabriques de dentelles et de porcelaines; poteries réfractaires; tanneries; filatures de coton; commerce de bétail et de chevaux.

Bayeux, située à 12 kil. de la mer, dans une plaine très-fertile, se compose de la cité proprement dite et de quatre faubourgs; les rues sont étroites et mal percées, à l'exception d'une seule, qui traverse la ville dans toute sa longueur. Les places publiques sont vastes, mais irrégulières; les promenades bien plantées et fort agréables. C'est une des plus anciennes villes de France; dès le temps du poète Ausone (i^{re} siècle), on avait perdu le souvenir de l'époque de sa fondation; mais la tradition rattache son origine aux Druides :

Tuque Baiocassis, stirpe Druidarum satus,
Si fama non fallit fidem.

Cette ville a joué un rôle important dans l'histoire de la Normandie. Dévastée à plusieurs reprises par les pirates du Nord au i^{er} et au x^e siècle, elle se releva de ses ruines après la conversion de Rollon. Guillaume le Bâtard la donna à l'évêque Odon, son frère utérin; mais Henri I^{er}, fils et successeur du Conquérant, la reprit en 1106 et la livra aux flammes. Elle fut de nouveau brûlée en 1356 par Philippe de Navarre, frère de Charles le Mauvais. En 1450, elle se rendit aux Anglais, mais ceux-ci l'évacuèrent, la même année, à la suite du combat de Formigny, où ils furent battus par le connétable de Richemont. Tombée au pouvoir des calvinistes en 1562 et en 1563, elle fut reprise par les ligueurs en 1589, et ouvrit ses portes au duc de Montpensier l'année suivante.

La cathédrale de Bayeux, Notre-Dame, est un des plus beaux édifices de la Normandie. Si l'on en croit la tradition, saint Exupère, premier évêque de Bayeux, fit bâtir, au i^{er} siècle, un oratoire qu'il consacra à la Vierge; son successeur, saint Régnobert, éleva à la place une église plus spacieuse, qui, après des agrandissements successifs, fut détruite au ix^e siècle par les Normands. Rebâtie en 912, après la conversion de Rollon, elle fut encore détruite en 1046 par un incendie qui dévora la ville entière. Hugues, prêtre riche et puissant, qui occupait alors le siège de Bayeux, entreprit aussitôt une nouvelle construction, qu'acheva son successeur, Odon ou Eudes de Coteville, frère de Guillaume le Conquérant. La dédicace en fut faite solennellement en 1077 ou 1078, en présence du duc, par Jean, archevêque de Rouen. L'incendie, allumé en 1106 par Henri I^{er}, entraîna la ruine d'une partie du nouvel édifice : il ne resta debout que le massif des tours et la grande nef, jusqu'à la hauteur de la galerie. Les travaux de reconstruction, commencés en 1159 par l'évêque Philippe de Harcourt, se prolongèrent jusqu'à la fin du xiv^e siècle : l'abside fut achevée vers 1221, sous l'épiscopat de Robert des Ableches; le grand portail appartient au xiv^e siècle et le transept à la fin du même siècle ou au commencement du suivant. Une coupole, commencée en 1477, sous l'épiscopat de Louis de Harcourt, fut détruite en 1676; rebâtie en 1714 et 1715 par l'évêque François de Nesmond, elle a été abattue récemment (1861), comme surchargeant trop les piliers du transept, et on l'a remplacée par une flèche plus légère et plus en harmonie avec le reste de l'édifice. Bien qu'elle porte l'empreinte de différents styles, Notre-Dame de Bayeux n'offre pas de disparates choquantes. « Ses proportions graves et son ordonnance majestueuse, dit M. l'abbé Bourassé, produisent un saisissement involontaire sur l'esprit de celui qui y entre pour la première fois. Le style romano-byzantin (x^e siècle) y prend une expression qu'on lui croirait étrangère; la phase de transition y est toute parée des grâces du style ogival, sous la gravité de ses formes latines; l'architecture gothique, appuyée sur ses deux sœurs aînées, ajoutée à leur sévérité les ornements les plus pompeux et les plus élégants. » Voici les dimensions de l'édifice : longueur totale, 102 m.; largeur totale, 20 m., dont 10 m. pour la grande nef, 5 m. pour les collatéraux et 5 m. pour les chapelles des bas côtés; longueur du transept, 37 m. 60; hauteur de la voûte, 23 m. 30. La grande nef est remarquable par ses vastes proportions, et surtout par son architecture mélangée. Les arcades romano-byzantines qui donnent accès dans les bas côtés ont leur archivolte décorée de billettes, de chevrons brisés et de feuillages d'une exécution élégante et soignée. Les statuettes placées entre ces arcades, au-dessus des piliers, dans des espèces de niches à sommet angulaire, trahissent l'imperfection de la statuaire au x^e siècle et contrastent avec les ornements variés (nattes, fleurons, écailles imbriquées) sculptés dans l'intervalle compris entre les arcades. Au-dessus, une gracieuse guirlande de quatre-feuilles, incrustée dans la muraille, court tout autour de la nef et